

# PAGE

DES LIBRAIRES

LES LIVRES LUS ET CONSEILLÉS PAR LES LIBRAIRES

## ÉVÈNEMENT

Marilyn Monroe

## ESSAIS & DOCUMENTS

Tony Judt, Marcel Gauchet, Tzvetan Todorov,  
Marc Ferro, Philippe Ségur

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

Jean Genet, Richard Millet, Dan Franck

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

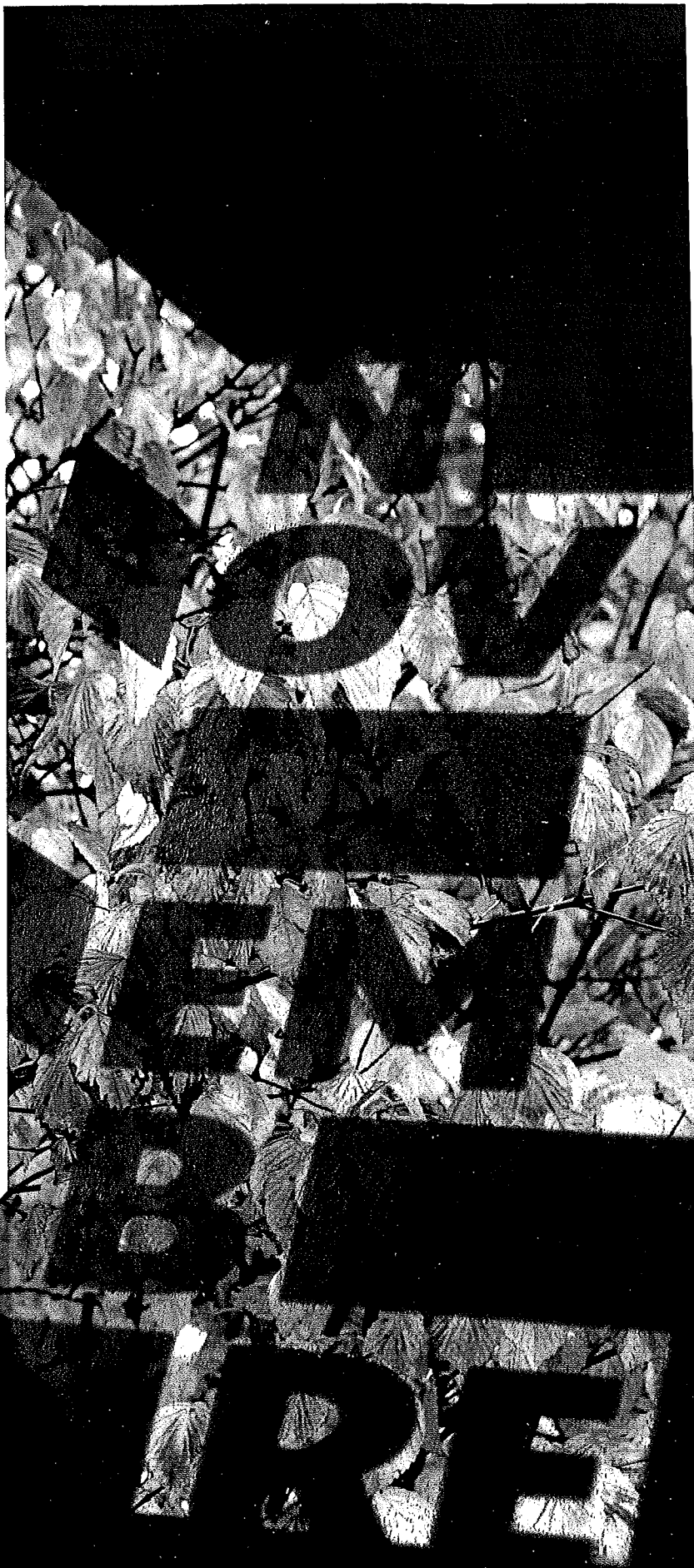
Les Belles étrangères - 12 écrivains colombiens  
Damián Tabarovsky, Siegfried Lenz,  
Leonard Michaels, Joyce Carol Oates,  
Salman Rushdie

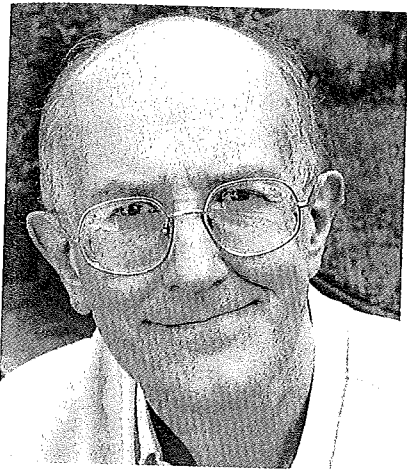
## POCHE, POLAR

Colum McCann, Carlos Ruiz Zafón,  
Hanif Kureishi, Alicia Giménez Bartlett,  
Viviane Moore

## JEUNESSE ET BANDE DESSINÉE

Nathalie Choux, Caryl Férey, Jeff Smith





MARCEL GAUCHET

# LA DÉMOCRATIE À L'ÉPREUVE DE L'HISTOIRE

*À l'épreuve des totalitarismes* est le troisième tome de *L'Avènement de la démocratie* conçu comme une tétralogie. Poursuivant l'histoire des révolutions et des crises qu'a traversées la démocratie moderne pour en comprendre le devenir, MARCEL GAUCHET présente ici un livre d'histoire qui est, véritablement, un livre d'actualité.

Propos recueillis par PAULINE COLONNA D'ISTRIA

**PAGE:** L'étude du «moment paroxysmique» qu'ont été, à de nombreux égards, les années 1914-1974, nous plonge au cœur de votre pensée du politique. Aussi, au-delà de l'objectivité historique, peut-on dire que cette trajectoire est fondamentale pour vous d'un point de vue théorique parce qu'elle donne à penser ce «nœud politico-religieux» dont vous vous êtes efforcé de comprendre les mécanismes et les effets?

**MARCEL GAUCHET:** Ce «nœud» existe dans les faits; ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Le moment totalitaire représente un moment exceptionnel et en même temps particulièrement énigmatique, où la nature profonde du politique, dans ses liens immémoriaux avec le religieux, arrive à une sorte de visibilité qui est exceptionnelle dans l'Histoire, et surtout, d'une certaine

manière, dans l'histoire de la modernité. La politique moderne est assez pauvre en justifications puisqu'elle est faite - c'est là son thème principal - de la liberté des acteurs. Le problème n'est que de permettre aux individus de faire du gouvernement leur chose. Or il s'agit ici d'un tout autre sujet: de la politique fondamentale avec sa violence et un besoin forcené de fondation et de justification, l'objet étant d'accoucher l'histoire de sa vérité dernière. Alors que la politique moderne évolue en permanence dans le relatif, nous avons là affaire à des tentatives radicales d'incarner quelque chose comme un absolu dans l'Histoire et dans la politique. C'est ce qui fait que c'est un objet aussi difficile à comprendre par rapport aux repères ordinaires qui sont ceux de la politique.

**P.:** Mais comprendre ces années est essentiel parce que s'y trouve, dites-vous, la clé qui mène aux impasses actuelles. Sans ce retour, le devenir des démocraties demeurerait opaque.

**M. G.:** C'est en effet tout le sens de l'entreprise. Ma motivation n'est pas celle d'un archéologue, bien que j'aie tout le respect du monde pour l'archéologie! Elle est indispensable. Il s'agit d'un livre qui traite de la matière historique d'une façon qui n'est pas entièrement celle des historiens. J'essaie d'aller plus loin qu'ils ne peuvent se permettre d'aller. C'est en réalité un livre d'actualité qui interroge l'histoire à partir des questions du présent. ▶

P.: Vous précisez d'ailleurs, en revenant sur les trois expériences totalitaires, que le but n'est pas de «*relater l'histoire*», mais de «*modéliser la trajectoire*». Est-ce en cela que votre ouvrage est une histoire philosophique de la démocratie davantage qu'une histoire du *xx<sup>e</sup>* siècle? Comment définiriez-vous le caractère philosophique de ce travail?

M. G.: L'expression «histoire philosophique» est sans doute celle qui désigne le mieux le genre. J'ai essayé d'être aussi informé, aussi près des documents que possible. Il faut dire qu'il y a toute une littérature sur les totalitarismes qui est un peu exaspérante par la légèreté avec laquelle les philosophes traitent le matériau historique, pour eux très secondaire. J'ai voulu au contraire me situer rigoureusement sur le terrain des faits. De ce point de vue, j'ai totalement joué le jeu des historiens.

Mais mon ambition va plus loin que celle des historiens. Ils s'arrêtent à la restitution de ce qui s'est passé. J'ai essayé d'aller jusqu'à la compréhension de ce qui s'est passé. Mon but a été d'élaborer une grille d'intelligibilité rendant mieux compte de ces phénomènes énigmatiques. Ce que les historiens s'interdisent très souvent au nom de l'idéal, par ailleurs parfaitement respectable, de l'objectivité factuelle. Je vais au-delà de l'objectivité factuelle; j'essaie de mettre en évidence une sorte de couche sous-jacente des forces qui sont à l'œuvre dans cette histoire dont les historiens disent: «*peut-être, mais je n'ai pas de documents pour établir ce que vous dites*». Il y a donc une part de spéculation, au sens de la spéculation philosophique, mais qui me paraît avoir un argument scientifique en sa faveur dans la mesure où cela rend les choses plus claires.

P.: Vous expliquez que les totalitarismes sont un «*hapax historique*» (c'était la première et la dernière fois), et en même temps que ce n'est pas un «*accident historique*» ni une «*aberration informe*», et qu'il s'agit de comprendre à la fois «*l'intemporalité du modèle et l'historicité de son inspiration*». Comment comprendre ce rapport entre intemporalité et historicité?

M. G.: C'est toute l'énigme. Il y a un sens politique général des totali-

tarismes. Ils constituent une forme politique entièrement originale qui représente un mode d'organisation des communautés humaines digne de figurer dans la typologie des régimes politiques. Elle ajoute quelque chose à tout ce qu'on connaissait en la matière. Et en même temps, c'est une «*créature*» historique. Pour commencer, cette famille de régimes politiques aurait pu ne jamais exister. Il n'y avait aucune fatalité à ce que la guerre de 1914 éclate. L'Europe aurait parfaitement pu faire l'économie de ce conflit et Lénine, Mussolini et Hitler seraient restés des personnages marginaux. Surtout, ces régimes ont ceci d'historique qu'ils mettent au jour une configuration extrêmement particulière. Ils n'étaient possibles que dans une certaine «*fenêtre*» temporelle, comme disent les stratèges, une fenêtre du processus que j'appelle «*sortie de la religion*», où il fallait à la fois qu'on en soit suffisamment sorti pour que l'idée même de revenir en arrière n'ait aucun sens, et que l'on soit en même temps suffisamment «*dedans*» pour que l'ambition inconsciente de ranimer une forme disparue dans les faits ait tout son sens pour les acteurs. C'est, je pense, en fonction de ce croisement très particulier qu'il faut concevoir le phénomène.

P.: Lorsque vous montrez que les totalitarismes se situaient sur le terrain même de la démocratie et que leur altérité ne doit pas nous faire manquer leur continuité avec le modèle démocratique, on mesure l'influence qu'ont pu avoir les analyses de Claude Lefort sur vos travaux.

M. G.: Le mot d'influence n'est pas le bon, car tout simplement, j'ai été l'élève de Claude Lefort. C'est lui, si j'ose dire, qui m'a appris l'existence du sujet. Il est au point de départ de mon travail. En même temps, comme il est normal, je pense avoir adopté une perspective d'interprétation sur la nature de la modernité européenne et un type de démarche historique assez différents de ceux qui étaient les siens.

P.: Dans son analyse, Lefort a mis au jour un «*fantasme de l'Un*» au cœur de la visée totalitaire. Vous liez ce fantasme à une insistance cachée du religieux en

concluant qu'aujourd'hui «*le fantôme de l'Un sacré est évanoui à jamais*» et que le vecteur politique a pris la relève de l'unité religieuse. Pensez-vous que le fantasme de l'Un soit derrière nous? N'a-t-il pas lui aussi, au-delà de son historicité, une intemporalité qui obligerait à réitérer la mise en garde?

M. G.: C'est probablement la grande divergence d'interprétation entre Lefort et moi. D'abord, l'expression «*fantasme de l'Un*» me gêne beaucoup. Les fantasmes sont les fantasmes des individus; il n'y a pas pour moi de fantasme collectif, sinon par image ou par métaphore. Ce qui m'intéresse, c'est de saisir l'origine de cette représentation ou, je préférerais dire, de ce schème organisateur de la vie collective. D'où sort cette image opératoire? À quoi correspond-elle? À quoi sert-elle?

Je pense qu'il faut rapporter ce schème de l'Un à quelque chose qui n'a rien à voir avec la psychologie, mais avec la religion. C'est une donnée qui relève de l'héritage du religieux dans son acception fondamentale, c'est-à-dire non pas une conviction des personnes, mais une *manière d'être* ou un mode de structuration des communautés humaines.

Si l'on voit les choses de cette façon, on comprend que cette représentation organisatrice peut disparaître historiquement. Et à mon avis c'est le cas. Nous sommes passés dans un autre monde, précisément parce que, même si les communautés auront toujours à résoudre la question de leur cohérence, je soutiens que nous avons trouvé le moyen d'une forme qui fait l'économie de l'unité religieuse. Le but de la religion n'est plus d'aboutir à un accord des consciences, mais au contraire de permettre à chacun d'avoir son interprétation des fins ultimes. Il y a donc un changement de la religion et un changement de la politique. Il me semble que c'est dans l'avènement d'un type d'État entièrement nouveau, dont nous ne connaissons encore que les balbutiements, que se situe cette autre manière d'assurer la cohésion des communautés humaines.

P.: La visée de l'unité ne pourrait donc plus contrecarrer le développement de la démocratie et des sociétés démocratiques, par essence conflictuelles?

M. néi pot esp d'ê No po pro de

P.: au dé ra pc qu m to l'é M pa fa c' d ré n ra d g s fi N

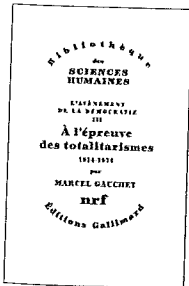
s c r I l c

M. G.: Il me semble que, spontanément, rien dans notre société ne pousse dans cette direction. L'unité des esprits, des corps et des âmes a cessé d'être un problème pour nos sociétés. Nous avons changé de monde à un point que nous ne mesurons pas. C'est probablement ce qui fera débat autour de ce livre.

P.: En même temps, vous identifiez aujourd'hui une seconde crise des démocraties qui aurait les mêmes racines que la première, à savoir l'impossibilité de maîtriser les éléments qui nous procurent la maîtrise de notre monde. Ce sera probablement l'objet du tome IV, mais comment concevez-vous l'évolution de cette crise?

M. G.: Anticiper une évolution, c'est par principe ce qu'on ne peut pas faire. Mais ce qu'on peut dire déjà, c'est qu'aucune espèce de retour à des formations de type totalitaire pour répondre aux problèmes qui sont les nôtres n'est imaginable. Pour une raison simple, c'est qu'il n'y a plus, disons, le « carburant » qui alimente ce genre d'entreprises. Les choses se passeront autrement, ce qui ne veut pas forcément dire paisiblement, hélas! Mais ce ne sera pas la guerre d'avant.

Pour le reste, la question est de savoir si nos sociétés seront capables d'exploiter les leçons des épreuves qu'elles ont traversées, face à cette nouvelle épreuve. Il paraît qu'il n'y a pas de leçons de l'histoire. Je n'en suis pas si sûr. Il y a une sorte de présence subliminale de l'expérience historique qui fait que, quand même, le niveau monte, je crois. ●

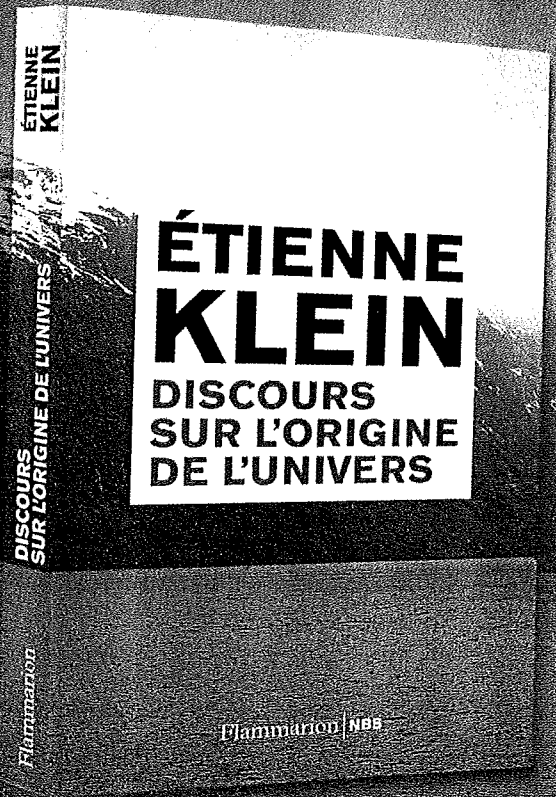


Marcel Gauchet  
L'Avènement  
de la démocratie, t. 3  
À l'épreuve  
des totalitarismes  
1914-1974  
GALLIMARD, 661 p., 24 €

**LU ET CONSEILLÉ PAR**  
C. Périgois-Boulade  
Lib. Arcanes, Châteauroux,  
J. Capdeville  
Lib. Capdeville, Paris 12<sup>e</sup>

# L'Univers a-t-il jamais commencé ?

Graphisme et photo de la couverture : © Atelier Michel Bouvet



17 € - 224 pages

Il est des questions auxquelles  
personne n'échappe.

Flammarion